MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE

Liberté
Égalité
Fraternité

Lycée(s) | **Général** | Technologique | Professionnel

Niveau(x) | CAP | Seconde | Première | **Terminale**

Enseignement(s) | Commun | **De spécialité** | Optionnel

Littérature, langues et culture de l'Antiquité

Programme limitatif de littérature et langues et cultures de l'Antiquité en latin

Karen Blixen, l'autrice de *La ferme africaine*[1]

Karen Christentze Dinesen, future Karen Blixen, est née en 1885 à Rungstedlund[2] sur l'île de Sjælland, au nord de Copenhague, dans une famille aisée et cultivée. Son père, Wilhelm Dinesen était issu d'un milieu de propriétaires terriens fortunés appartenant à l'aristocratie rurale. Il entreprit une carrière de militaire et combattit notamment lors de la Guerre des Duchés en 1864 contre les Prussiens. Après la défaite cinglante du Danemark (qui perdit alors un tiers de son territoire), il s'engagea dans l'armée française où il prit part au conflit de 1870 avec la Prusse. Après cet épisode, il s'embarqua pour les États-Unis où il séjourna plus de deux ans, fréquentant assidûment les Indiens, car il s'intéressait à leur mode de vie, et particulièrement à leurs techniques de chasse et de pêche. Il voyagea encore, après la mort de son père, dans les Balkans et en Turquie où il demeura pendant deux années. De retour au Danemark, il acheta le domaine de Rungstedlund et épousa Ingeborg Westenholz, jeune fille appartenant à une riche famille de négociants, avec laquelle il eut cinq enfants. Après une courte carrière politique au cours de laquelle il fut élu député au parlement danois, il se suicida en 1895, alors que Karen avait à peine dix ans.

Ingeborg va alors prendre en charge l'éducation de ses enfants. Elle était issue d'un milieu bourgeois, conservateur et imprégné de religion, mais également cultivé, volontiers féministe et porté sur la connaissance des grandes langues de culture. Les trois filles Dinesen ne seront pas scolarisées et leur éducation se fera au sein de la famille. Rapidement, Karen développe un goût pour la lecture – y compris celle de la Bible, imposée par son entourage familial, mais également pour l'écriture (poèmes, contes) et le dessin. Elle envisagera même de devenir artiste peintre et suivra des cours de dessin à Copenhague avec l'objectif de s'inscrire à l'Académie des beaux-arts de Copenhague, dont elle sera élève de 1903 à 1906. Les nombreux dessins, croquis et peintures qu'elle a laissés témoignent d'un incontestable talent. L'année suivante, elle commence à publier, sous le pseudonyme d'Osceola (nom du chien de son père, donné en hommage à un chef indien), plusieurs récits parus dans des revues littéraires danoises, mais sans rencontrer de succès. C'est à cette époque qu'elle tombe amoureuse de son cousin, le baron Hans von Blixen-Finecke, de nationalité suédoise. Mais c'est le frère jumeau de ce dernier, Bror, qu'elle épousera finalement, malgré la réticence de sa famille car le jeune homme n'a pas très bonne réputation, s'intéressant essentiellement à la chasse et aux femmes.

1. Le texte qui suit doit beaucoup à la biographie écrite par Judith Thurman, *Karen Blixen*, Éditions Seghers, Paris, 1986 (le livre est d'abord paru en anglais en 1982 sous le titre Isak Dinesen. *The Life of a Storyteller*), ainsi qu'au chapitre « Karen Blixen. Vie et œuvre », dans le volume *Karen Blixen. Afrique, Paris*, Gallimard, collection « Quarto », 2006.
2. Un article consacré à Rungstedlund peut être consulté sur le site Wikipédia.

Une fois fiancés, Bror et Karen achètent en 1913 (avec une aide substantielle de la famille maternelle de celle-ci) une plantation de café en Afrique orientale britannique (territoire qui deviendra le Kenya), dont Bror, malgré son manque d'expérience, va prendre la direction. Karen débarque en Afrique en janvier 1914 et le mariage est célébré le lendemain de son arrivée. Mais d'emblée, la situation s'avère compliquée. Karen souffre de malaria et, peu de temps après, elle apprend qu'elle est atteinte de la syphilis (transmise par son époux). De son côté, Bror ne s'occupe pas d'avantage du domaine que de sa femme, mais passe une grande partie de son temps à Nairobi où il occupe son existence à boire, à jouer et à avoir des aventures extraconjugales, tout en accumulant des dettes qui ne feront que s'amplifier au cours du temps.

Au printemps 1915, Karen doit rentrer au Danemark pour se faire soigner, mais les traitements, notamment à base de mercure, qu'elle a dû subir affecteront gravement sa santé jusqu'à la fin de sa vie. Sur le plan économique, la plantation n'est pas rentable et, dès l'année 1917, il apparaît clairement que Bror Blixen n'a pas les compétences pour gérer la ferme africaine. En réalité, une plantation de café à près de 2000 mètres d'altitude, avec un sol inadapté pour ce type de culture, est voué à l'échec. Dès 1920, Bror fait part à son épouse de sa volonté de divorcer, ce qu'elle n'accepte pas. Le divorce ne sera prononcé que cinq ans plus tard, entérinant une situation conjugale désastreuse depuis le départ. Dès 1921, l'oncle de Karen, président de la société qui gère la plantation, la *Karen Coffee Company*, se rend sur place afin d'évaluer la viabilité de l'entreprise. Bror est alors démis de ses responsabilités, au profit de son épouse. Mais, malgré le soutien bienveillant de la famille Westenholz, notamment d'Ingeborg, la mère de Karen, et de son frère Thomas, il apparaît que la ferme est vouée à la faillite à court terme. Bror se remarie avec une jeune anglaise. Il mourra dans un accident de voiture en Suède en 1946. Entre temps, Karen Blixen a fait connaissance, lors d'un dîner à Nairobi en 1918, d'un aristocrate et aventurier anglais nommé Denys Finch Hatton. Elle va tomber éperdument amoureuse de lui. C'est une liaison quelque peu chaotique qui va se poursuivre pendant une dizaine d'années car, à l'instar de Bror, Denys est lui aussi épris de grands espaces et de safaris, et il ne sacrifiera jamais sa liberté à sa relation avec Karen dont il ne partage manifestement pas la passion amoureuse. Quelques mois avant sa mort dans un accident d'avion, en 1931, Denys s'était mis en couple avec une jeune kenyane d'origine anglaise, aviatrice et aventurière elle aussi. On est donc loin de l'atmosphère romantique du film de Sydney Pollack !

C'est la fin de l'aventure africaine. Karen, épuisée tant moralement que physiquement, et surtout complètement ruinée, rentre au Danemark et s'installe dans le domaine familial de Rungstedlund. Mais, dès son retour, et en dépit d'un état de santé qui inquiète ses proches, elle va se mettre rapidement au travail d'écriture, rédigeant en anglais une série de contes qui paraîtront à Londres en 1933 sous le titre de *Seven Gothic Tales* (en français « Sept contes gothiques ») et sous le pseudonyme (partiel et masculin) d'Isak Dinesen. Le livre, également publié aux États-Unis l'année suivante, rencontre un certain succès auprès du public et de la critique anglophones. L'identité de l'auteur a été rapidement révélée par l'éditeur. En 1936, Karen Blixen s'attèle à la rédaction d'un livre autobiographique sur ses années africaines encore toutes proches. Onze ans auparavant, elle avait fait publier dans la revue *Tilskueren* (« Le Spectateur ») dirigée par le grand critique littéraire danois – et ami de son père – Georg Brandes, un poème au titre prémonitoire d'*Ex Africa*. Cette fois, il s'agit d'un long texte en prose qui paraîtra en automne 1937 sous le titre *Out of Africa*. La version danoise, effectuée par ses soins, est également disponible et le livre est un succès ; la notoriété de Karen Blixen est désormais solidement établie. La traduction française paraîtra en 1942 aux Éditions Gallimard.

En 1940, alors que la guerre a éclaté entre la France et l'Allemagne, Karen Blixen se voit proposer par le quotidien danois *Politiken* d'aller séjourner successivement à Berlin, Londres et Paris afin d'écrire une série d'articles sur la situation internationale. Mais après un mois passé dans la capitale allemande, le Danemark est envahi par l'armée allemande et cette entreprise journalistique s'interrompt. Mais déjà, elle se remet à l'écriture d'une nouvelle collection de contes qui paraîtront aux États-Unis en 1942 sous le titre *Winter's Tales* (« Contes d'hiver »). Bloquée chez elle par le conflit, Karen entreprend la rédaction, en danois cette fois, d'un roman, *Gengældelsens veje* (« Les voies de la vengeance »). L'histoire, dans la veine policière, se situe entre l'Écosse et la France au milieu du XIXe siècle. On y devine une allégorie de l'occupation allemande au Danemark, même si l'autrice a été réticente à le reconnaître. Ce sera son seul roman. Il paraît à Copenhague en 1944 sous un nouveau pseudonyme aux consonnances françaises, Pierre Andrézel, car il est présenté comme la traduction d'un roman français. Karen Blixen ne révèlera la vérité qu'en 1956. Quoiqu'il en soit, la version anglaise du livre, traduite par ses soins mais signée du nom de sa secrétaire personnelle, paraîtra en 1946 à Londres et trois ans plus tard aux États-Unis et sera un véritable succès populaire.

Au cours des années d'après-guerre, Karen Blixen va beaucoup recevoir chez elle l'élite culturelle danoise de son époque. Elle va également entreprendre de nombreux voyages à l'étranger : elle se rend notamment à Rome, à Paris et à Londres à la fin de l'année 1957. C'est également à ce moment que paraît, au Danemark, en Angleterre et aux États-Unis, son nouveau recueil de contes *The last Tales* (« Les derniers contes »). Elle devient en outre membre d'honneur de l'Académie américaine. En octobre de l'année suivante est publié un nouveau recueil de nouvelles, *Anecdotes of Destinity* « Anecdotes du destin », qui comprend le célèbre *Festin de Babette* qui sera adapté au cinéma[3]. Une fois encore le livre paraît en même temps aux États-Unis, en Angleterre et au Danemark. En 1959, elle entreprend un voyage de trois mois aux États-Unis, malgré un état de santé fragile. À New-York, la compagnie de cette vieille baronne danoise au sommet de sa gloire et au physique spectral du fait de sa difficulté à s'alimenter et du mal qui la ronge depuis des décennies, est très recherchée. De conférences en soirées mondaines, Karen Blixen semble jouir de cette notoriété dans un pays qui a fortement contribué à sa renommée littéraire. Grâce à l'écrivaine Carson McCullers, l'une de ses admiratrices de la première heure, elle déjeunera avec le couple Arthur Miller et Marilyn Monroe, comme elle en avait exprimé le souhait !

En 1960, paraît au Danemark et en Angleterre, un nouveau livre sur les souvenirs d'Afrique, *Shadows on the Grass* « Ombres sur la prairie ». Ce sera le dernier ouvrage édité du vivant de Karen Blixen qui décède le 7 septembre 1962 à l'âge de 77 ans dans sa maison de Rungstedlund.

Voici résumé, à grands traits, la vie de l'une des grandes figures de la littérature du XXe siècle. Son nom a circulé, en 1957, comme possible lauréate du Prix Nobel. Comparée à d'autres écrivains, son œuvre n'est pas immense : 35 nouvelles publiées en cinq volumes de son vivant et 16 nouvelles parue après sa mort, un unique roman, deux textes autobiographiques et différents essais.

Au-delà de la qualité littéraire de son œuvre, la personnalité de Karen Blixen a sans doute joué un rôle important dans sa carrière d'autrice et dans la popularité dont elle a bénéficié.

3. *Le Festin de Babette* (*Babettes Gæstebud*), film réalisé par le danois Gabriel Axel sorti en 1987 et qui recevra l'année suivante l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Le rôle-titre était tenu par l'actrice française Stéphane Audran. La nouvelle paraîtra en traduction française en 1961.

Elle était à la fois une aristocrate, manifestement attachée à ce rang social, et une aventurière dont l'existence fut mouvementée, pour ne pas dire tumultueuse et même parfois tragique, ponctuée de deuils, de déceptions sentimentales et surtout traversée par une dégradation progressive de son état de santé. Les photos prises dans les dernières années de sa vie la représentent volontiers habillée avec élégance, tenant une cigarette entre ses doigts, le visage émacié aux yeux enfoncées mais au regard perçant. Cette image a sans doute contribué à la légende de cette vieille baronne un peu excentrique, ne se nourrissant que d'huîtres et de champagne.

Les biographes mettent généralement en avant l'influence de ce père disparu tragiquement alors qu'elle n'était qu'une enfant, mais qui l'emmenait faire de longues promenades dans la campagne danoise, lui parlant abondamment et lui inculquant l'amour de la nature, de la chasse et des grands espaces qu'il avait autrefois parcourus. Elle était, dit-on, la préférée des enfants Dinesen. A-t-elle recherché à retrouver cette figure paternelle dans son union avec Bror Blixen puis dans sa liaison avec Denys Finch Hatton ? et, au-delà, dans cette aventure africaine dans laquelle elle s'est jetée avec une persévérance frôlant l'obstination ?[4]

La ferme africaine

« Je suis venue à l'Afrique comme on vient à une religion ». Cette déclaration, prêtée à Karen Blixen, est souvent citée bien qu'elle soit peut-être apocryphe. Mais elle reflète bien cette sorte d'amour quasi-mystique qu'a ressenti cette jeune danoise de 29 ans lorsqu'elle a pris possession de son domaine africain. *La ferme africaine* est une autobiographie ou plutôt un livre de mémoire sur cet épisode qui se prolongea dix-sept ans durant. Un texte qui n'est jamais fictif, mais plutôt romancé dans la mesure où l'autrice, qui signe de son pseudonyme masculin Isak Dinesen, ne suit pas un ordre strictement chronologique et prend certaines libertés avec la réalité. Celle-ci est par ailleurs connue grâce à l'abondante correspondance laissée par Karen Blixen ainsi que par les nombreux témoignages de proches.

Le livre s'ouvre par cette phrase pénétrée de nostalgie : « J'ai possédé une ferme en Afrique… ». Dans les pages qui suivent, Karen Blixen s'applique à décrire avec une abondance de détail et un profond lyrisme les paysages environnants, avec toute leur variété, leur beauté et leur attrait envoûtant. Elle s'attarde longuement sur le climat, la flore et la faune et, bien sûr, sur les hommes et les femmes qui peuplent cette région. On a souvent évoqué sa vision de l'Afrique comme celle d'un « paradis perdu ». Une vision idéalisée et romantique, parfois empreinte d'une forme de sentiment religieux comme lorsque, dès les premières lignes du livre, elle affirme qu'« en milieu de journée, on avait la sensation d'être tout près du soleil ». La description qu'elle fait des paysages et des activités humaines qui s'y déploient évoque singulièrement la peinture, donnant l'impression qu'elle détaille un tableau qu'elle a sous les yeux. Elle exprime d'ailleurs parfaitement ce lien entre paysage et peinture lorsqu'elle écrit : « J'ai toujours eu du mal à voir comment se présentait un paysage si tout d'abord la clé ne m'en était pas donnée par quelque grand maître. Je reconnais et j'apprécie son caractère particulier quand un peintre l'a interprété pour moi »[5]. Cette manière de dépeindre le paysage de façon détaillée et poétiquement inspirée est également présente dans nombre de ses contes, s'appliquant cette fois aux horizons danois. Il n'est peut-être pas incident

4. Elle affirmera d'ailleurs dans une lettre écrite quelques années avant sa mort : « Le destin de mon père s'est, assez curieusement, répété en grande partie dans le mien ».
5. Cité dans Judith Thurman, *op. cit.*, p.125.

que, lorsqu'en 1936, elle se lance dans la rédaction de *La ferme africaine*, Karen Blixen soit allée s'installer pendant six mois dans un hôtel à Skagen, tout à la pointe septentrionale du Jutland, d'où elle aperçoit les eaux de la mer du Nord confluer vers celles de la Baltique ; un paysage qui avait inspiré quelques décennies auparavant ce mouvement de peintres scandinaves dits de l'« École de Skagen ».

On peut ainsi voir *La ferme africaine* comme une série de tableaux, décrivant non seulement les lieux (la plantation et les paysages environnants), mais également les autochtones, ceux qui travaillent à la ferme et ceux qui vivent dans le voisinage. Il y a d'abord la découverte de ce monde nouveau pour la narratrice, puis une forme d'immersion et d'implication dans une nature qu'elle voit avec ravissement, et face à des individus qu'elle apprend à connaître et dont elle va progressivement se sentir proche. Elle porte souvent le regard d'une naturaliste et d'une ethnologue. Contrairement à nombre d'Européens qu'elle côtoie, elle manifeste une curiosité inaltérable à l'égard des hommes et des femmes dont elle apprend à comprendre les modes de vie et de pensée. Elle va d'ailleurs apprendre leurs langues : le swahili, le kikuyu et le masaï. Elle sera en outre vivement intéressée par la religion musulmane. Ces galeries de portraits, émaillées d'anecdotes au ton parfois humoristique, apparaissent au fil du texte comme des réminiscences, des variations autour de motifs récurrents, que la mémoire de l'autrice réorganise et associe à sa guise, sans toujours se préoccuper de leur enchainement chronologique. Mais l'Afrique est incontestablement le protagoniste de ce récit, l'axe autour duquel ce dernier se développe et progresse. Une place importante est laissée à la rencontre avec la faune locale, et en particulier aux safaris. Lorsque les difficultés économiques s'accumulent, Kaen Blixen exprime avec une pointe de regret le changement d'existence qui lui est imposé : « Avant de reprendre en personne la direction de la ferme », écrit-elle, « j'avais la passion de la chasse et je passais le plus clair de mon temps en safari. Mais du jour où je suis devenue une ´farmer´, j'ai remisé mes fusils ». Ces difficultés, qui mèneront à l'abandon de la plantation, à la perte du paradis, sont rarement abordées frontalement, mais toujours et encore au détour de petits récits décousus. Le lecteur est invité, non pas à suivre l'histoire de ces quatorze ans d'efforts pour maintenir à flot une plantation de café, mais à entrer dans la mémoire de la narratrice qui impose sa logique et son ordre narratif.

Si la réception de *La ferme africaine* a été excellente et a assuré à son autrice une renommée internationale, des critiques parfois assez dures sont apparues plus récemment au prisme des études postcoloniales. Le Danemark n'a pas été un empire colonial comme le Royaume-Uni ou la France. Le royaume a colonisé au XVII[e] siècle différents territoires en Afrique, en Amérique et en Inde qui n'ont pas été conservés ainsi que le Groënland[6]. En ce qui concerne la plantation de café, elle est implantée dans un territoire sous domination britannique et Karen Blixen a souvent jugé sévèrement le comportement des Anglais à l'égard des Africains, critiquant vivement les injustices dont ces derniers étaient victimes. On trouve dans le texte de nombreux passages qui ne sauraient passer inaperçus aujourd'hui, comme lorsque l'autrice désigne son personnel par le terme « mes gens », utilise le mot « nègre » ou exprime des remarques comme celle-ci : « Il n'était pas facile de connaître les indigènes. Ils étaient très sensibles et timides. Si jamais on les effrayait, ils se réfugiaient dans leur monde en un instant, comme les animaux sauvages qu'un simple mouvement brusque fait s'enfuir ». On pourrait multiplier des exemples similaires où les autochtones sont essentialisés et leurs comportements ou leurs pensées réduits à des généralités, voire,

6. La présence du Danemark au Groënland a été marquée par une attitude controversée à l'égard des populations autochtones qui continue à faire l'objet de débats.

comme dans ce passage, infériorisés puisque comparés à des bêtes. Mais, comme le souligne le traducteur français dans sa préface, pour « choquants et datés » que soient ces termes, « ils ne l'étaient pas à l'époque, quand Karen Blixen a écrit son livre. Ils faisaient partie de sa culture et de son temps ». Le contexte des années 1930 était celui d'un impérialisme colonial triomphant (comme en attestent les expositions coloniales, par exemple en 1931 pour celle de Paris) et le racisme sous-jacent à de tels propos était très répandu. Pour autant, son parcours illustre toute la complexité de la situation coloniale : il est difficile de qualifier de raciste Karen Blixen qui, au-delà des critiques qu'elle formulait à l'égard de l'attitude des colons britanniques envers les indigènes, n'hésitait pas à se mélanger à ces derniers. Elle faisait régulièrement office de médecin, ouvrant à l'occasion sa maison aux malades et les soignant autant qu'elle le pouvait. Il est éclairant de comparer ce livre à un autre succès de librairie sorti en 1931, au moment où Karen Blixen quittait l'Afrique pour revenir au Danemark. Il s'agit de l'album d'Hergé Tintin au Congo dans lequel les Noirs sont caricaturés de manière féroce, infantilisés et ne s'expriment qu'en « petit nègre »[7].

L'œuvre de Karen Blixen est difficile à classer. Elle-même apparaît comme un individu paradoxal : aristocrate mais aventurière, femme, mais prenant des noms de plume masculins. Pour le dire autrement, en dépit d'un attachement à son statut social, elle n'a cessé de transgresser les codes sociaux et culturels, que ce soit au Danemark ou au Kenya. Comme l'expriment ses biographes, dans sa famille maternelle, « la vie se mérite et ce mérite a un grand coût moral. La dette est inépuisable. Chacun doit justifier son existence par des efforts démesurés pour accomplir quelque vocation douée de haute valeur morale »[8]. Certes, elle s'est émancipée de cette vision religieuse de l'existence, mais son entêtement à accomplir son destin, que ce soit celui de propriétaire d'une plantation ou celui d'autrice, ne va pas foncièrement à l'encontre de cette morale ou plutôt la dépasse dans la mesure où cette notion de destin que l'on doit assumer est bien ancrée, et, ce, depuis l'époque préchrétienne, dans la mentalité nordique. En danois, le mot *skæbne* « destin » est apparenté au verbe skabe (cf. anglais *to shape*) « créer, façonner ». Le destin est littéralement ce qui fait l'individu et même ce qui est en lui et ce qui lui a été attribué dès sa conception. Il est dès lors inutile de se dérober, une mission dont s'est emparée Karen Blixen en dépit des épreuves traversées et des obstacles rencontrés.

La meilleure façon de qualifier son œuvre est encore de la laisser elle-même la définir. Elle se voulait « conteuse » (*storyteller*), une désignation qui convient aussi bien à ses nouvelles qu'à ses textes autobiographiques. « Un roman, disait-elle, esquisse et décrit, il donne des raisons psychologiques et peut très bien user de formes de langage que l'on n'utilise jamais dans la langue parlée. Mais un conte traite de ce qui arrive et de la façon dont cela arrive. Le conte, c'est la forme originelle de la littérature […], les contes sont écrits dans la langue parlée. J'espère que mes contes peuvent être dits, parce que je les ai conçus dans ce but et que telle est ma forme naturelle d'expression quand j'écris »[9].

7. Forme simplifiée et déformée de la langue française, également appelée le « français tirailleur », enseignée par les administrateurs coloniaux afin de maintenir les Africains des colonies francophones sous une forme de domination empreinte de racisme.
8. « Karen Blixen. Vie et œuvre », *op. cit.*, p. 922 sq.
9. Judith Thurman, op. cit., p. 541. En réalité, le mot conte, en français, est plus connoté que l'anglais *Tale*. Il évoque spontanément un récit imaginaire, voire merveilleux, qui s'enracine dans l'oralité. Curieusement, dans la traduction de ses *Contes gothiques*, Karen Blixen utilise le mot *fortælling* qui est un terme neutre pour désigner un récit et non *eventyr*, qui signifie « conte (populaire) » et qui fut jadis employé par H.C. Andersen.

Prolongements

Lire

- Karen Blixen, *Lettres d'Afrique 1914-1931*, Paris, Gallimard (collection « L'imaginaire », n° 687), traduit du danois par Philippe Bouquet. Édition et préface de Frans Lasson, 2016 (première édition : 1985).
- Karen Blixen, *Lettres du Danemark 1931-1962*, Paris, Gallimard (collection « Du monde entier »), 2002, traduit de l'anglais et du danois par Carl-Gustav et Christofer Bjurström. Édition de Tom Engelbrecht et Frans Lasson. Introduction de Frans Lasson. Choix des lettres pour l'édition française de Carl-Gustaf Bjurström.

Voir

- Dunja Gry Jensen, *The Dreamer. Becoming Karen Blixen* (*Drømmeren - Karen Blixen bliver til*), 2022, 1 saison, 6 épisodes.
- Angélica Liddell, *Vudù (3318) Blixen*[10].

Écouter

- Podcast en huit épisodes consacré à Karen Blixen.

10. Ce spectacle est signalé sur le site du théâtre de l'Odéon avec les indications suivantes « À partir de 16 ans. Ce spectacle comporte des scènes et des propos pouvant heurter la sensibilité du public ».